

## Rue des boutiques obscures

### *Biographie*

Né en 1945 d'un père italien et d'une mère actrice, Modiano est marqué dès sa plus tendre enfance par la mort de son frère Rudy, à qui il dédiera la plupart de ses livres. Une fois le baccalauréat obtenu, Modiano se consacre à l'écriture et bénéficie de l'appui de Raymond Queneau qui le fait connaître. Son premier ouvrage *La Place de l'étoile* est publié à ses vingt-huit ans et obtient le prix Roger Nimier. *Rue des boutiques obscures* lui vaut le prix Goncourt en 1978. De ce prix, l'écrivain dira « Le prix Goncourt, c'est un peu comme l'élection de Miss France. Sans avenir ». Modiano est aujourd'hui considéré comme l'un des auteurs incontournables du roman parisien, et il est vrai que ses personnages hantent souvent les pavés de la capitale, de nuit la plupart du temps, suivant un itinéraire minutieusement tracé par l'écrivain.

### *Synopsis*

Détective privé dont l'agence vient de fermer, amnésique vivant depuis quelques années sous une deuxième identité, Guy Roland décide de se mettre en quête de son propre passé. De rencontre en rencontre, il parvient peu à peu à se représenter un certain Pedro qui aurait pu être lui avant sa perte de mémoire.

### *Critique*

*Rue des Boutiques Obscures.*

Un titre suspect qui aura sans nul doute attiré bien des lecteurs avides de romans étranges. Un titre qui en aura trompé plus d'un ! Certes, mystères et énigmes foisonnent dans ce court roman où la rue des boutiques obscures détient peut-être la réponse à toutes nos questions... mais n'apparaît pas avant les dernières pages du roman. En effet, pas de pratiques douteuses ou occultes, ni de vente d'objets inhabituels dans ce roman, où la rue des Boutiques Obscures s'apparente plus à un symbole final qu'à un personnage principal.

Doit-on alors se réjouir ou se lamenter de ce titre « faussement » prometteur ? Cela dépend certainement des goûts du lecteur, car s'il n'y a là ni best-seller angoissant, ni boutique intrigante, le sujet abordé est plus complexe. Retour sur soi, quête d'identité, acceptation de son propre passé, souvenirs dans lesquels se mêlent le vrai et le faux, tel est le thème que nous découvrons en suivant pas à pas un narrateur perdu dans les dédales de sa mémoire. Un thème cher à Modiano, récurrent dans ses œuvres - peut-être même exploité à outrance, selon ses détracteurs.

Pas de surprise donc avec ce roman qui suit un fil conducteur souvent employé par l'auteur. Qu'attendre alors de ces quelques 250 pages ?

Certains ingrédients du roman à suspense. Un narrateur anonyme, détective privé cette fois-ci lancé dans une quête plus personnelle, la quête du « je ». Une topographie omniprésente, une exactitude poussant Modiano à enchaîner des listes d'adresses et de numéros de téléphone dont on n'a parfois que faire. Des visages oubliés, des souvenirs flous, des noms étrangement familiers.

Des personnages propres au monde de Modiano : jockeys, riches héritiers, jeunesses heureuses dont la vie a tourné au drame et presque toujours, des hommes torturés, sans doute ravagés par leur époque, portant le lourd fardeau de l'après-guerre et de ses souvenirs. Enfin, une enquête bien menée (mais que d'heureux hasards dans cette quête impossible !) qui de fil en aiguille conduit le héros à retrouver partiellement celui qu'il était – tout en rappelant que toute vie n'est qu'illusion. Le héros n'a-t-il pas réinventé son propre passé selon ses désirs, d'après des renseignements flous glanés çà et là ?

Ici faussement annonciatrice d'un roman psychologique complexe, la quête du « je » de la *Rue des Boutiques Obscures* paraît a priori exagérément superficielle. Elle a pourtant pour mérite de souligner l'incertitude qui entoure l'identité et la connaissance de soi. Le héros est pour certains détective privé. Pour d'autres, il est Pedro, visage disparu mais bien ancré dans les mémoires. Perdu entre ces deux personnages, le narrateur cherche à se retrouver et, si les souvenirs n'affluent pas dans un premier temps, la volonté de retrouver un passé et de rejoindre des personnages mystérieux dont on souhaiterait avoir croisé la route pousse le héros à recouvrer petit à petit la mémoire. La mémoire de lui ? Les souvenirs d'un autre à jamais disparu ? L'image d'un Pedro à jamais ancré dans les mémoires de quelques fantômes parisiens ? La réponse nous appartient. La clef de l'énigme, quant à elle, disparaît à la dernière page du roman.

Si l'enquête rondement menée par le narrateur nous conduit à lire *La Rue des Boutiques obscures* en quelques heures, la richesse de ce court roman écrit d'un style neutre tient essentiellement aux réflexions que l'on peut en tirer. Car le personnage principal est finalement proche de chaque lecteur et le pousse à retrouver un passé réel, à découvrir des souvenirs construits et à se demander lequel, de l'ancien, de l'actuel ou du futur « je », vu ou vécu, serait le plus authentique.

### **Extraits**

« Nous sommes sortis du restaurant « de l'Île » et il m'a pris le bras pour monter l'escalier du quai. Le brouillard s'était levé, un brouillard à la fois tendre et glacé, qui vous emplissait les poumons d'une telle fraîcheur que vous aviez la sensation de flotter dans l'air. Sur le trottoir du quai, je distinguais à peine les blocs d'immeubles, à quelques mètres. »

« A tâtons, j'ai cherché la porte, puis la minuterie de l'escalier. J'ai refermé la porte le plus doucement possible. A peine avais-je poussé l'autre porte aux carreaux vitrés pour traverser l'entrée de l'immeuble que cette sorte de dé clic que j'avais éprouvé en regardant par la fenêtre de la chambre s'est produit de nouveau. L'entrée était éclairée par un globe au plafond qui répandait une lumière blanche. Peu à peu, je m'habituai à cette lumière trop vive. Je restai là, à contempler les murs et les carreaux de la porte qui brillaient.

Une impression m'a traversé, comme ces lambeaux de rêve fugitifs que vous essayez de saisir au réveil pour reconstituer le rêve entier. Je me voyais, marchant dans un Paris obscur, et poussant la porte de cet immeuble de la rue Cambacérès. Alors mes yeux étaient brusquement éblouis et pendant quelques secondes je ne voyais plus rien, tant cette lumière blanche de l'entrée contrastait avec la nuit du dehors.

A quelle époque cela remontait-il ? Du temps où je m'appelais Pedro McEvoy et où je rentrais ici chaque soir ? Est-ce que je reconnaissais l'entrée, le grand paillason rectangulaire, les murs gris, le globe au plafond, cerné d'un anneau de cuivre ? Derrière les carreaux vitrés de la porte, je voyais le départ de l'escalier que j'ai eu envie de monter lentement pour refaire les gestes que je faisais et suivre mes anciens itinéraires.

Je crois qu'on entend encore dans les entrées d'immeubles l'écho des pas de ceux qui avaient disparu. Quelque chose continue de vibrer après leur passage, des ondes de plus en plus faibles, mais que l'on capte si l'on est attentif. Au fond, je n'avais peut-être jamais été ce Pedro McEvoy, je n'étais rien, mais des ondes me traversaient, tantôt lointaines, tantôt plus fortes et tous ces échos épars qui flottaient dans l'air se cristallisaient et c'était moi. »

« J'avais marché jusqu'à la fenêtre et je regardais, en contrebas, les rails du funiculaire de Montmartre, les jardins du Sacré-Cœur et plus loin, tout Paris, avec ses lumières, ses toits, ses ombres. Dans ce dédale de rues et de boulevards, nous nous étions rencontrés un jour, Denise Coudreuse et moi. Itinéraires qui se croisent, parmi ceux que suivent des milliers et des milliers de gens à travers Paris, comme mille et mille petites boules d'un gigantesque billard électrique, qui se cognent parfois l'une à l'autre. Et de cela, il ne restait rien, pas même la traînée lumineuse que fait le passage d'une luciole. »